Document generated on 06/05/2025 4:31 a.m.

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Stéphane Jorisch, jusqu'aux eaux

Isabelle Crépeau

Volume 17, Number 2, Fall 1994

URI: https://id.erudit.org/iderudit/12532ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Crépeau, I. (1994). Stéphane Jorisch, jusqu'aux eaux. *Lurelu*, *17*(2), 38–39.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entrevue

par Isabelle Crépeau

STÉPHANE JORISCH, jusqu'aux eaux

«Je ne sais pas si c'est l'humour qui me plaît du livre d'enfants, ou le fait qu'il faut que ça bouge. La légèreté des choses... Quand tu es stressé, les plus petits ennuis semblent catastrophiques, mais il s'agit d'essayer de trouver la légèreté des choses, c'est ce que j'essaie de faire.»

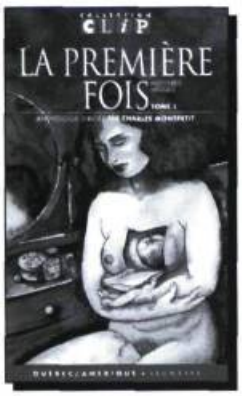
Stéphane Jorisch

Des propos traversés d'une fine insouciance qu'accompagne un sourire qui hésite en coin, un brin timide. La voix traîne parfois des accents de langueur. Cet ancien moniteur de voile a de beaux yeux, signaux de ses vents et marées.

Il fait soir d'orage lorsque je rencontre Stéphane Jorish. Son charme tranquille ne s'en trouble pas. Mais il parle peu de lui et, avec une certaine réticence, change de cap lorsque le sujet le touche de trop près. Il refuse de trop se mouiller. Une réserve légitime qui ressemble à de la pudeur...

Il laisse tout de même deviner son souci de l'ouvrage bien fait, un certain goût du risque et une passion pour son travail. C'est avec une évidente aisance qu'il illustre les textes des autres : «J'aime beaucoup lire. Le lecteur s'invente son affaire, s'invente toute une infrastructure. L'auteur, lui, crée un personnage. Chacun puise dans ses expériences pour interpréter ce personnage. Ça ne sera pas le même pour toi ou pour moi... Et c'est là qu'intervient l'illustrateur. Il construit à sa façon, selon son style...»

L'eau de vie



Un humour proche de la satire s'immisce dans les images de Stéphane Jorish. Il affirme : «S'il n'y a pas un personnage dominant, le livre est plat. Le gars peut être très méchant ou très gentil, mais il faut qu'il soit "très" quelque chose. Il faut qu'il y ait un peu de piquant, les gens ne sont pas bons ou méchants, ils sont un mélange de plein de choses. Je ne suis pas capable de faire des petits bonshommes fins, fins, fins. Souvent on me dit que mes personnages sont inquiétants. Je ne peux pas faire des personnages gentils-gentils, ça m'épuise ! Parce que les gens trop gentils, finalement, n'ont pas de saveur... Ils ne pensent à rien. Ils sont juste gentils.»

On lui doit les illustrations de plusieurs romans et il vient de remporter le Prix du Gouverneur général pour *Le monde selon Jean de...*, publié chez Doutre et Vandal. Dix-huit aquareiles qui viennent chacune illustrer, d'une manière piquante et personnelle, une fable de La Fontaine. Mais ne cherchez pas les petites bêtes dans cet album... Jorish a su se détacher du prétexte de la fable pour mettre en valeur le côté caustique des textes du fabuliste.

Lorsqu'il a été approché pour ce projet, plusieurs mois avant sa réalisation, il a pensé tout de suite que c'était pour lui. «Ils m'avaient dit vouloir faire un livre différent sur La Fontaine, pas un autre livre avec des bibittes, mais quelque chose qui se démarque... Wow ! Quand il faut que tu te démarques, tu te dis : "Qu'est-ce que je vais bien faire ?" J'ai lu tous les textes, je me suis rendu compte que j'avais une page pour faire l'illustration de chaque fable... Quel était le passage le plus intéressant ou important ? Il y avait l'action, mais... Finalement, j'ai illustré la morale. Alors ça n'avait pas besoin d'être nécessairement représentatif du texte. Ça m'offrait une porte de sortie.»

Dans ses premières planches se glissent encore quelques ressemblances avec les animaux des fables. Mais au fur et à mesure de son travail, il choisit de prendre ses distances face au bestiaire de La Fontaine. «J'ai compris que je n'avais plus besoin de ça, que ce n'était plus nécessaire. À mon avis, ce que les gens ont aimé, c'est que les illustrations ne fonctionnaient pas toutes au même niveau. Je n'ai pas attaqué chaque dessin avec la même démarche. Lorsque la structure du texte était trop complexe, l'illustration était simple, juste visuelle, rien à comprendre. Deux ou trois ont été créées ainsi. Mais d'autres sont plus construites.»

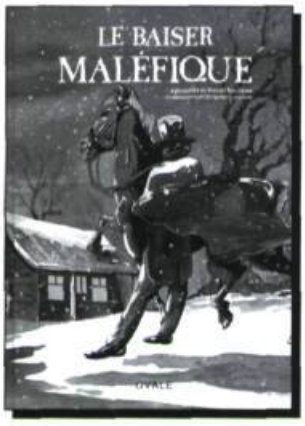
Pour «La cigale et la fourmi», par exemple, Jorish a dessiné un jeune *punk* quêtant au milieu d'une rue commerciale achalandée. Des gens, dignes et bien mis, passent en l'ignorant. Il aime beaucoup cette illustration : «Même moi, quand je marche dans la rue et que je vois des gens qui quêtent, j'ai cette même réaction !»

L'eau sous les ponts

Enfant, le petit Stéphane aimait regarder dessiner son père. C'est sans doute ce qui lui a donné le goût de l'illustration. Ses premiers dessins représentaient des bateaux de guerre pleins de canons comme on en voyait dans les films. Mais il avoue, sourire en coin, que c'est le hasard et non lui qui a décidé de sa carrière.

Après un Baccalauréat en graphisme, qui n'a pas su éveiller sa passion, il entreprend un second bac, cette fois en design industriel. «J'ai bien aimé ça. J'aime encore travailler le tridimensionnel. Mais quand je suis tombé dans le domaine du travail, ce fut autre chose. Ce qui plaisait aux autres, comme dessiner des articles de toilette, je trouvais ça plat. Ce n'était pas pour moi. J'avais une habilité en dessin, j'ai alors décidé de changer d'emploi et de passer à un bureau de design. Mais je n'aimais pas cette infrastructure-là.»

Il crée d'abord des perspectives d'architecture. «J'étais bien payé mais limité pour ce qui est de la création.» Il tente ensuite de jumeler la profession d'illustrateur avec son gagne-pain d'alors. «Je n'étais pas capable de faire les deux, admet-il. L'un a un aspect bien technique et l'autre un aspect créatif. Mais du côté de l'édition, ce n'était pas très payant... Quand je recevais un contrat payant en architecture et que j'avais plusieurs projets en édition, il fallait choisir l'un ou l'autre. J'ai préféré faire ce que j'aimais le plus.»



Maintenant, il se plaît à travailler comme illustrateur et se sent particulièrement à l'aise dans ses relations avec les éditeurs. Il précise : «Les relations avec ton milieu, ça dépend beaucoup de ta personnalité, mais le domaine de l'édition, c'est très agréable. Je m'y plais. En plus, j'apprends à mener les projets à ma façon et les gens me font confiance.»

Cette confiance, il la gagne en partie par la vision assez pragmatique qu'il a de ce qu'on attend de lui : «L'illustrateur répond à des commandes dans des contraintes de temps. Il doit puiser dans son bagage, son expérience, et il sait comment ça devrait aboutir – pas toujours, enfin – mais il faut qu'il respecte ses créations antérieures. Quand quelqu'un vient à toi, c'est parce que tu travailles de telle façon. L'illustrateur se vend à un public. Ce que tu fais, c'est un produit qui va être consommé. Parfois tu peux te permettre de faire des trucs qui sont plus proches de toi, mais...»

Il réfléchit et ajoute : «Il faut quand même que tu apprennes à passer ce que tu veux faire passer... C'est aussi ça le plaisir, d'essayer de convaincre les gens.»

Au fil de l'eau

Il a besoin d'espace et qu'on lui fasse confiance pour arrimer sa démarche créatrice. S'il s'accommode fort bien des contraintes de temps, il n'apprécie vraisemblablement pas être amarré à un concept coulé dans le béton. Ceci ne convient pas à sa manière de faire les choses.

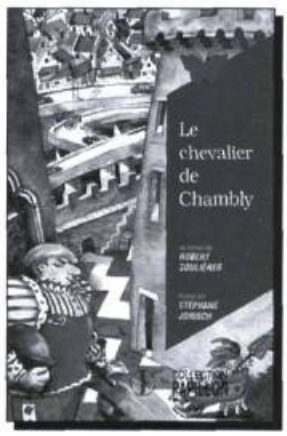
«Quand je travaille, raconte-t-il, j'aime partir d'une esquisse très, très simple, puis entamer tout de suite le final. Ce que je trouve plat, c'est l'espèce d'esquisse poussée qu'il faut parfois faire... Parce que tout le plaisir est là ! Quand tu dessines, il y a des accidents, des choses qui se passent. C'est souvent ces trucs-là qui font que le dessin est intéressant. Quand ton travail est trop planifié, le résultat final est plus une exécution technique. Il y a une espèce de spontanéité qui se perd. C'est pour ça que je ne retrace pas mes dessins : je les redessine presque complètement.»

Stéphane Jorish n'a que faire de s'attarder à refaire des lignes; pour lui, ça vient tuer l'âme du dessin. Il préfère se réinventer les personnages : «Lorsque tu dessines un visage, et s'il est souriant, par exemple, tu te demandes ce que pense ce personnage et pourquoi tu lui mets un sourire. Lorsque tu retraces, tu ne te poses pas du tout ces questions-là. Des fois, c'est pas bien compliqué, il suffit de peu. Je trouve que ça donne plus de vie.»

Le goût de l'eau

Pour garder vivante et mobile sa perception du monde, pas étonnant que cet amoureux de l'eau ait choisi l'aquarelle. Il dit : «J'aime les effets de l'aquarelle. Le médium te choisit. Les illustrateurs, au début, veulent absolument avoir un style. Mais le style, c'est lui qui t'attrape. Selon ton tempérament, tu es attiré vers tel ou tel médium. Ça détermine automatiquement ton style. Tu as des intérêts, des choses qui te préoccupent : c'est ça le style, déjà. Ce n'est pas le fait que tu aies un trait fort, un trait mou, ou un trait-ci, ou un trait-ça. Ce sont tes préoccupations qui vont faire que tu vas choisir un médium et que tu vas avoir un trait fort...»

Il s'interrompt. Soupire. L'aquarelle, ce n'est pas simplement le choix d'un médium, on devine que c'est quelque chose de plus intime. Ça lui ressemble de tout près. On le sent quand il en parle : «L'aquarelle, tu sais qu'il y a des trucs qu'elle va faire. Tu te dis, à quatre-vingt pour cent, que ça va donner ça. Parfois, elle te fait des bonnes gaffes, d'autres fois, des mauvaises gaffes que tu essaies de corriger, mais elle te fait aussi des surprises intéressantes.»



Le Monde selon Jean de...

L'eau à la bouche

Lorsque je l'ai rencontré, Stéphane Jorish travaillait à une réédition d'un conte de Robert Soulières aux Éditions Tisseyre : «C'est incroyable, cette chance de refaire un livre que j'ai déjà illustré. Surtout qu'à cette époque j'étais influencé par tout. C'est ça au fond, ne pas avoir de style.» Il y aura aussi un coffret sur le hockey aux Éditions Stanké.

Mais autre chose lui tient à cœur. Il n'en parle qu'à demi-mot. Par superstition, confie-t-il, il ne voudrait rien en dire... Ce projet, cette fois bien personnel, pourrait prendre son temps pour aboutir. Mais il semble que le temps ait toujours été son allié. On n'en saura pas beaucoup plus.

Le mystère des abysses fait l'attrait des eaux. Stéphane Jorish garde beaucoup de secrets... On reste donc sur sa faim... L'appétit tout grand ouvert ! Ω

Stéphane Jorish a illustré pour la jeunesse, entre autres :

Le Baiser maléfique, Robert Soulières, Ovale.
Les griffes de la pleine lune, Bertrand Gauthier, La Courte Échelle.
Panique au cimetière, Bertrand Gauthier, La Courte Échelle.
Le chevalier de Chambly, Robert Soulières, Pierre Tisseyre.
Le petit douillet, Danièle Marcotte, Boréal.
Le monde selon Jean de..., choix des fables et commentaires de André Vandal, Doutre et Vandal.
La première fois, collectif de nouvelles (2 volumes), Québec/Amérique.
Le secret, Marie-Andrée Clermont et Irina Drozd, Hurtubise HMH.